

La vie entre les l

Quand il ne voyage pas,
Enrique Vila-Matas
reste chez lui à écrire.

RENCONTRE ENRIQUE VILA-MATAS

Maîtriser sa vie en l'écrivant à l'avance : c'est le rêve du Catalan Enrique Vila-Matas, metteur en scène de son existence dans des livres métaphysiques et drôles. Dans le dernier, il raconte ses voyages avant de les faire. Rencontre avec un magicien.

Par Nelly Kaprielian Photo Christophe Bourguedieu

es plus grands écrivains s'expriment toujours de la même façon qu'ils écrivent. Ce qui donne, dans le cas d'Enrique Vila-Matas – en plus d'avoir l'œil qui frise, malicieux –, le goût de l'anecdote, la pratique de l'humour comme un sport de combat pour déjouer les pièges de cette longue suite d'absurdités qu'on appelle l'existence.

Dans son *Journal volubile* (salué, entre autres, par Pedro Almodóvar), qui paraît ces jours-ci, deux phrases représentent à elles seules tout Vila-Matas : "L'humour se révèle parfois comme le seul sens de l'univers. C'est que le fameux vide cosmique n'est pas si immense si l'on découvre qu'il a avec l'humour un locataire perpétuel." La deuxième, plus loin, résonne comme l'essence même de son projet littéraire : "En fait, il n'y a jamais eu de cartes de nos innombrables labyrinthes."

Ce *Journal volubile* serait comme le catalogue des cartes des innombrables labyrinthes de l'auteur catalan, cartes déjà plus

ou moins tracées et explorées, bien qu'aux contours toujours aussi mouvants (merveil-

leux); dans les romans *Le Mal de Montano* et *Docteur Pasavento*. Couvrant deux années de sa vie, de 2006 à 2008, ce journal passe en revue tous les voyages effectués par Vila-Matas : "Mais qui se-

raient au final des voyages mentaux, explique l'écrivain en français. A la base, ces textes sont des commandes pour l'édition dominicale du journal *El País*, qui m'a demandé de raconter mes voyages. Je les ai revus et complétés par d'autres textes, des textes de fiction, pour que le tout forme un vrai livre. En fait, j'ai écrit chacun de ces voyages avant de les faire, puis une fois dans les villes en question, je me suis employé à les vivre tels que je les avais imaginés. Je me souviens d'un voyage à Majorque où l'on m'avait donné une chambre d'hôtel qui n'avait pas vue sur la mer alors que je disais

dans mon texte écrit quelques jours avant que ma chambre donnait sur la mer. J'ai insisté auprès de la réception et payé un supplément, car il me fallait absolument une chambre avec cette vue ! Je me renseigne aussi via internet sur le temps qu'il fera, comme ça je peux écrire que je passe toute la journée dans ma chambre à Porto parce qu'il pleut. Quand j'arrive à Porto, il pleut en effet, et je reste ainsi enfermé dans ma chambre."

On en saura de toute façon peu des villes que traverse Enrique Vila-Matas, comme de l'actualité politique ou économique : son voyage est vertical, cérébral, métaphysique. Son problème n'est pas d'habiter un lieu mais d'habiter un temps : le présent. Et la seule solution pour mieux l'habiter, le rendre vivant, supportable, lui donner sens, ce sera d'en faire un champ de signes, de changer ainsi le hasard (toujours menaçant) en coïncidences merveilleuses, significantes. De le lire comme de la littérature, et de convoquer à chaque instant, pour mieux s'aider, sa société secrète faite des écrivains qui le travaillent (Kafka, Borgès, Bioy Casares, Gombrowicz, Machado de Assis...) et de ceux, contemporains, qu'il découvre ou cô-

toie (Paul Auster, Jean Echenoz...). "C'est un journal altruïste, précise-t-il, il me fallait inclure les autres" et, bienveillant : "Je ne dis du bien que de ceux que j'aime. J'ai bien quatre ou cinq ennemis, des écri-

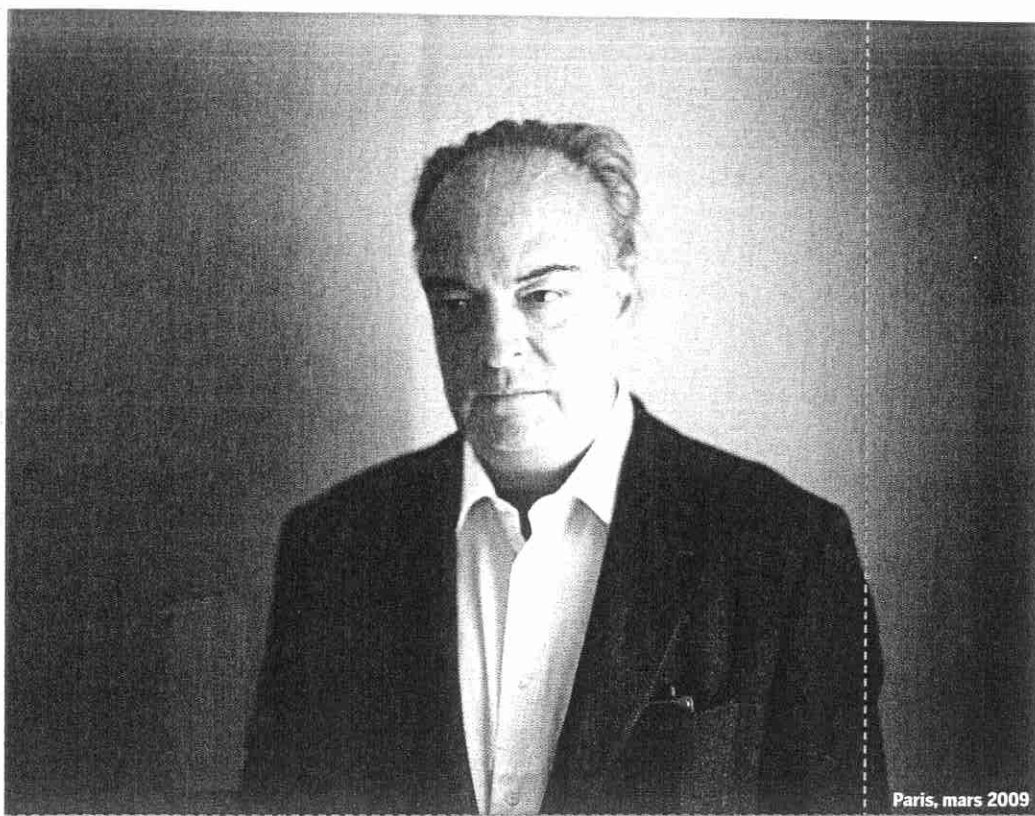
“ Le thème central de mon œuvre est (...) peut-être mon incapacité à dire la vérité.”

Extrait de "Journal volubile"

vains médiocres, mais leur haine est tellement obsessionnelle à mon égard que la seule explication, c'est qu'ils veulent être moi.”

Mais qui est Enrique Vila-Matas ? L'écrivain marginal le plus connu au monde, le dandy excentrique le plus généreux qu'on ait croisé, un angoissé notoire ? Impossible de le dire, et toutes ces définitions sonnent comme des clichés trop souvent associés à ce que l'on perçoit de lui dans ses livres. On sait seulement qu'il est né en 1949, qu'il vit à Barcelone et dédie tous ses livres à une mystérieuse "Paula de Parma"... Dans

ignes



Paris, mars 2009

son *Journal volubile*, il raconte d'ailleurs une conférence, devant une assemblée de lecteurs : "(...) *J'ai commencé par dire que mon rejet d'une identité personnelle (mon désir de n'être personne) n'était pas uniquement une attitude existentielle pleine d'ironie mais plutôt le thème central de mon œuvre.*" Mais c'est pour mieux se contredire aussitôt : "*A ces mots, il m'a semblé que j'avais dit quelque chose qui n'était pas tout à fait vrai, car, tout compte fait, je ne passais pas ma vie à désirer n'être personne et, par ailleurs, le thème central de mon œuvre est autre, peut-être mon incapacité à dire la vérité.*"

Faux encore : c'est peut-être au contraire pour mieux la cerner dans toutes ses facettes qu'il en passe dans ses livres par une hybridation entre essai et fiction, narration et théorie, masques et mensonges. Et c'est ainsi qu'il accède toujours, non pas à "sa" vérité comme nombre d'écrivains semblant réduire le projet de la littérature à eux-mêmes, mais à une vérité plus universelle, celle du sens (ou du non-sens) de notre passage sur terre. Tout ce journal se fait livre de passage, mode d'emploi de notre être en transit - dans une ville, un temps, une chambre d'hôtel, etc.

Car si tous les romans de Vila-Matas sont drôles, on aurait tort de les réduire à son talent pour l'absurde, le burlesque, le comique : c'est une tension métaphysique qui traverse tous ses livres. Est-on soi-même, pour toujours, ou a-t-on une identité aussi mouvante que le contour de nos labyrinthes ? Quand à la fin il raconte qu'on a longtemps cru qu'il était l'auteur du *Théorème d'Almo-*

dóvar d'Antoni Casas Ros, ce romancier que nul n'a vu parce qu'il est défiguré, et quand on lui demande qu'est-ce qui nous prouve, au fond, qu'il n'est pas Casas Ros mais lui, Enrique Vila-Matas, il affiche son petit sourire énigmatique à la Joconde. Il réfléchit, ne répond rien : il aime l'idée. Très Vila-Matas.

Son portable sonne : c'est l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster qui lui donne rendez-vous pour travailler sur un projet qu'ils ont en commun. Quelques années plus tôt, c'est Sophie Calle qui lui avait demandé - comme elle l'avait fait

avec Paul Auster - de lui écrire un roman qu'elle mettrait ensuite à exécution. "*J'aime travailler avec Dominique, comme j'ai aimé la demande de Sophie, parce que cela me sort de la littérature.*" Et d'ajouter : "*Enfin, si c'est possible.*"

Vouloir sortir Enrique Vila-Matas de la littérature, ce serait comme vouloir l'exclure de la vie - le tuer, tout simplement. Chez lui, vie et littérature sont tissées ensemble à fils égaux. Toute son œuvre pose en unique solution pour vivre de lire la vie comme un texte littéraire, et de s'y inscrire comme personnage de son propre roman pour éviter de se dissoudre dans le vide du cosmos et du temps ou dans l'infini des possibles. Sous l'humour, il y a une angoisse terrible à l'œuvre dans la littérature de Vila-Matas, où l'absurde menace toujours de se muer en accident, de vous faire basculer dans la mort. La seule arme, pour éviter le chaos de toute

existence, est de la réenchanter par le roman, et de mieux maîtriser sa vie en l'écrivant à l'avance, ou simultanément.

Quand il ne voyage pas, Enrique Vila-Matas reste chez lui à écrire, et quand cet obsessionnel de la littérature sort de chez lui, c'est pour tomber encore sur un écrivain. Il aime raconter qu'il y a peu, se rendant sur la terrasse d'un hôtel à Barcelone pour donner une interview à la télé mexicaine, il est entré dans l'ascenseur de l'hôtel avec ses lunettes noires : "*Et je me suis retrouvé seul avec un autre homme qui portait lui aussi des lunettes noires. C'était Hanif Kureishi, qui ne m'a pas reconnu. J'étais trop timide pour lui parler. Arrive sur la terrasse, comme les Mexicains n'étaient pas là, j'en ai profité pour rentrer aussitôt chez moi et me remettre à écrire. En tout, je ne suis sorti que trente minutes, et en si peu de temps, j'ai réussi à croiser un écrivain.*"

Ce sont eux qui le hantent le plus, chacun avec sa façon d'habiter le monde et sa propre existence, ce qui revient au même pour Vila-Matas pour qui la géographie est d'abord une géographie intime, hors des lieux collectifs : "*J'ai toujours aimé les écrivains excentriques, au sens littéral, c'est-à-dire les écrivains qui ne sont pas au centre de la littérature, ceux qui ne font pas partie de l'establishment. A propos de géographie, Kafka était à*

“ J'ai toujours aimé les écrivains excentriques, au sens littéral. Ceux qui ne sont pas au centre de la littérature.”

Prague, Joyce à Trieste, Pessoa à Lisbonne. Aucun d'eux n'était dans une grande ville centrale."

A la marge de la marge, on trouve ces écrivains qui n'ont pas écrit, ces Bartleby de l'écriture (lire son beau *Bartleby et compagnie*) qui l'

fascinent depuis toujours, lui qui signe au jour d'hui la préface de la réédition du formidable essai de Jean-Yves Jouannais, *Artiste sans œuvres*. Dans cette préface comme dans *Journal volubile*, il dresse le portrait, magnifique, de Pepín Bello, un écrivain espagnol mort en 2008 à 103 ans et qui n'a jamais écrit une seule ligne, préférant consacrer sa vie à lire.

Et l'on se demande s'il ne s'agirait pas d'un personnage complètement inventé, sorte de double radical, d'Enrique Vila-Matas lui-même, qui ferait de sa vie un tel roman qu'il n'aurait même plus besoin de l'écrire. D'ailleurs le font d'ailleurs pour lui, comme Paul Auster qui va inclure l'écrivain catalan dans son prochain ouvrage. Car bien souvent, les plus grands écrivains sont aussi les personnages les plus inspirants. ■

Journal volubile (Christian Bourgois éditeur), traduit de l'espagnol par André Gabastou, 286 pages, 23 €